

Satprem

La Révolte de La Terre

Une crête très mince
entre le Merveilleux et le désastreux.
S.

À Sri Aurobindo
à Mère
qui m'ont tout donné

à
ma mère
et aux mouettes de
la Côte Sauvage

*Par une faille merveilleuse
dans les murs de la naissance...*

Le Moyen-Âge scientifique

Quand une espèce manque de trouver son sens, elle meurt ou elle se détruit elle-même.

Nous nous sommes crus Français et Chinois et Russes, jaunes et blancs et noirs, mais c'est notre première barbarie. Nous nous sommes crus chrétiens, hédonistes et musulmans, et je ne sais quoi, mais c'est notre deuxième barbarie. Nous nous sommes crus scientifiques et découvreurs d'étoiles — et consommateurs de toutes les espèces possibles —, mais c'est notre troisième barbarie. Nous bouffons tout, mais qui bouffe quoi? Nous connaissons tout, mais qui connaît quoi?

Après le Moyen-Âge religieux, le Moyen-Âge scientifique. Et nous ne savons pas quel est le pire.

Pourtant, c'est simple — et très difficile.

L'évolution d'une espèce ne se situe pas dans ce qu'elle pense d'elle-même, encore que la faculté de penser puisse nous aider à hâter le pas et à trouver le sens. Une évolution des espèces se situe dans le corps, c'est évident depuis 400 millions d'années. Quand il s'agit de passer du requin au petit phoque sur sa banquise, il importe peu d'avoir été un poisson jaune ou blanc, ou noir, ni même d'avoir été un poisson scientifique, parce que, de toute façon, c'est une science de poisson et une science périmée.

Mais voyons! diront les savants, nous vivons sous les étoiles, debout sur deux pattes, nous avons même des télescopes et des microscopes — et nous pouvons tout compter, même le nombre de vos atomes, et sans humour nous pouvons dire qu'il y a un milliard de milliards d'atomes dans un grain de sel.

Mais c'est faux: nous ne vivons pas sous les étoiles ni dans cette comptabilité atomique, nous vivons dans la mort. Notre Science est une science de la mort, de même que notre théologie. Le premier fait évolutif, le fait fondamental de la vie, c'est la mort — et nous voyons tout, nous connaissons tout et nous sentons tout à travers ce Mur de mort, de même que le poisson à travers sa pellicule d'eau. La plus grande tricherie des hommes-qui-pensent est d'avoir jamais appelé cela «vie». C'est le plus sensationnel faux nom de toute l'Histoire. On ne pourrait même pas parler d'une symbiose de la vie et de la mort, parce que cette «vie»-là *est* la mort. C'est une nécro-biose.

Faute d'avoir eu le courage de regarder ce simple fait primordial de l'évolution des espèces, nous nous sommes embarqués dans tous les faux sens et dans tous les faux moyens.

Et c'est en train de nous sauter à la figure.

L'homme de Lascaux, c'était il y a quatorze mille ans — et nous n'avons pas encore été capables de trouver notre secret humain...

Quelles fausses routes avons-nous donc suivies?

Il s'agit de «hâter le pas», s'il n'est pas trop tard.

Il s'agit de trouver la faille dans le Mur, ce lieu *du corps* où se situe la possibilité du prochain pas de l'espèce, ou de la prochaine espèce. Et d'abord, dans quel *sens* chercher? Ce n'est évidemment pas dans l'amélioration de nos circonvolutions cérébrales ni de nos ingéniosités diverses, pas plus qu'il ne s'agissait d'améliorer le nombre et les nageoires du requin pour passer à l'amphibie.

Amphi-bie, c'est celui qui vit des «deux côtés» (ou qui meurt des deux côtés, comme l'on veut). Nous ne sommes nullement amphibiens: nous «vivons» d'un seul côté, celui de la mort, et nous ne connaissons de la Terre, des planètes et de toutes les étoiles possibles — sans parler de nous-mêmes — que le «côté de la mort». Qu'y a-t-il de l'autre côté du Mur? — sans laisser un cadavre derrière soi?

Voyons... de l'autre côté du Mur, il y a de «purs esprits», ou une boîte dans le cimetière. Voyons encore... où est-il votre «Mur»? Nous ne l'avons jamais vu sous nos microscopes! Nous avons vu des cardiaques, des tuberculeux, des encéphalogrammes aplatis et des accidentés sous un camion, et puis des vertèbres... dans une boîte. Mais votre Mur, où est-il? Cela se verrait!

Mais nous n'y voyons rien, pas plus que le poisson dans son bocal océanique. Nous avons défini toutes les «conditions de la vie», sans nous apercevoir que ce sont les conditions de la mort. Nous avons dit: au-delà de tant de degrés centigrades, c'est la mort; au-delà de telle pression atmosphérique, c'est la mort; au-delà de telle qualité d'oxygène, c'est la mort; au-delà... nous n'en finirions pas d'énumérer tous les «au-delà» de la vie, parce que ce sont tous les au-delà de la mort et tous les Murs de notre Prison — à l'intérieur desquels nous nous croyons de bons vivants. (Pas si bons depuis quelque temps.)

Mais c'est un Mensonge.

Il se pourrait bien que ce simple fait primordial de l'évolution nous donne aussi la clef du prochain pas de l'évolution, ou, disons avec Sri Aurobindo, de la «Nouvelle Évolution», qui n'est plus celle de Lamarck ni de Darwin, mais l'aube de la première Vie sur la terre — la nécro-biose décapitée de son faux nom.

La grande Faille dans le Mur de l'évolution.

La faiblesse d'une espèce est son meilleur moyen de passage à autre chose.

La prochaine espèce n'est pas une «amélioration» de la précédente. Ce n'est pas quelque chose qui s'ajoute, comme des nageoires, des pattes ou des ailes, ou comme de nouvelles circonvolutions, c'est quelque chose qui *s'en va*, et ce «quelque chose» qui s'en va est essentiellement le ce-qui-fait-la-mort de toutes les espèces. Ce cocon primordial qui enveloppe tout et pourrit tout.

Il n'y a pas de «surhomme»: il y a un autre homme, ou peut-être un premier homme parce que, jusqu'à présent, il n'y a guère que des animaux mortels dotés d'une intelligence plus ou moins habile pour s'évader de leur triste sort, par le haut ou par le bas.

Ni le haut spirituel, ni le bas matériel, ne nous aident, mais le dedans de notre corps — et un dedans si profond qu'il faut peut-être remonter à l'âge d'avant les trilobites et à la lithosphère. Nous n'attendons rien des «extra-terrestres», mais un formidable secret puissant d'un intra-terrestre inconnu.

Déjà, donc, nous avons un sens — cette faiblesse mortelle —, et c'est le premier

pas pour attraper la clef.

Il est tellement évident — pour faire un peu de philosophie... aquatique, et prochainement amphibienne — que rien ne peut être dans l'univers sauf pour la joie. Une création ou une «manière d'être» pour la mort, l'enfer et la douleur est un non-sens, à moins de dire, comme ces pauvres gladiateurs dans les cirques romains, *Ave Caesar, morituri te salutant*, «salut César! ceux qui vont mourir te saluent.»

Et il semble tellement évident aussi que ce corps animal, produit par l'évolution et fabriqué par la mort — d'innombrables morts —, n'a pas d'autre sens intelligible que de trouver le secret de la non-mort et le rire de la joie dans ce corps même issu de la mort.

C'est le grand défi évolutif et c'est le prochain pas de l'espèce.

Les religieux et les scientifiques nous ont égarés.

Et la Science et les Religions nous ont rendus infirmes — on pourrait dire stupides — de nos propres moyens et de notre propre secret évolutif, les uns en nous renvoyant au ciel, les autres à la Mécanique utilitaire. Nous ne sommes pas savants: nous sommes infirmes. Et sommes-nous «humains» seulement? Nous avons des téléphones, des télégraphes, des avions, et que sais-je — tous les moyens possibles de mourir dans la prison, scientifiquement catalogués et verrouillés, tout ce qu'il faut pour nous dispenser de trouver la clef. Et puis une Médecine qui nous donne tous les moyens de mourir de ses guérisons. Mais la Vie, où est-elle?

2

La révolte de la Terre

Personne n'avait-il donc trouvé la clef?

Tout de même, il y a eu Socrate: connais-toi toi-même.

Ils ont assassiné Socrate.

Tout de même, il y a eu Prométhée qui voulait apporter le Feu divin aux hommes.

Un mythe?

Symboliquement, on pourrait dire qu'en l'an 399 av. J.-C., le jour de la ciguë de Socrate, l'Occident a pris un tournant fatal. Ce jour-là, nous nous éloignons irrémédiablement de la clef. De cet îlot de Beauté et de grâce, qui avait pris pour devise *To kalon to epieikes*, «ce qui est beau est vrai», nous allions être pris lentement par la barbarie romaine dont le cri résonne encore maintenant à travers nos cinq continents: *panem et circenses*: «du pain et du cirque», puis, plus lentement encore mais plus insidieusement, par une Église tentaculaire qui se voulait l'inverse de la brutalité romaine mais aboutissait tout de même à quelques bûchers terribles et nous enfermait dans une connaissance toute faite et commandée par Dieu, dont la seule issue possible était la révolte matérialiste, et la plongée dans une certaine crasse humaine.

Cette crasse, nous n'arrivons pas à en sortir, en dépit de nos triomphes...

abrutissants.

Nous avons davantage de «pain», peut-être, mais du «cirque» en quantité, télévisé et radiodiffusé, qui semble propager le meurtre et la violence comme si elle éclatait partout, de notre peau même — de ce corps animal inconnu dont nous croyons avoir répertorié toutes les lois et verrouillé le moindre atome comme une tombe dans notre nouvelle Église scientifique. Mais c'est une prison et ses miracles sont cruels. C'est une Bastille plus suffocante que celle des Capétiens ou de l'Inquisition. Nos meurtres et nos violences, nos drogues, nos virus, sont un cri de la Terre, une ultime révolte contre nous-mêmes, faute d'avoir trouvé notre sens, comme la révolte matérialiste l'était contre la prison ecclésiastique, mais plus radicalement encore et jusqu'au fond de nos cellules.

Après le Moyen-Âge religieux et scientifique, y aura-t-il l'Âge de la Brute, tout simplement? Il ne faut pas se tromper, nous ne sommes pas à la fin d'une «civilisation», comme, un jour, nous étions à la fin de l'Empire Romain: nous sommes à la fin de l'Empire Humain, tout simplement.

Mais l'Homme a-t-il jamais été? L'Homme n'est peut-être pas encore? Il lui manque la clef de son secret *physique*, évolutif, qui le délivrerait à tout jamais de ses diables et de ses dieux — et de sa prison mortelle. Une évolution ne peut pas s'arrêter jusqu'à ce qu'elle ait trouvé tout son secret: c'est dans la semence même, dans nos cellules mêmes, qui sont peut-être faites d'autre chose que ce grimaçant «acide désoxyribonucléique», dont nos Sorciers se targuent. Et les convulsions mêmes de notre Âge sont peut-être faites pour nous *obliger* au Secret.

Il y a d'étranges conjonctions, parfois, dans l'Histoire, comme dans les planètes, qui nous font saisir de grandes courbes du devenir humain — et ses impasses.

Lorsque Socrate est né, le Bouddha, à quelques années près, venait d'entrer dans le Nirvâna et Eschyle était en train de composer son *Prométhée*. Trois grandes semences humaines dont la dernière reste mystérieuse et inconnue. Presque en même temps.

On pourrait dire aussi qu'avec le Nirvâna du Bouddha, l'Asie a pris un tournant... que l'on ne pourrait appeler «fatal» comme celui de l'Occident parce qu'il était doux et bon et compatissant, parce que, déjà, il enjoignait ces «insensés», comme disait le Bouddha, de trouver leur sens et leur réalité. Mais cette «réalité» projetait l'Asie dans une courbe sans issue, du moins terrestre, puisqu'elle nous renvoyait à un Néant dont nous n'aurions jamais dû sortir, sauf par quelque aberration, dont nous ne saurions dire si elle est de Dieu, du Diable ou de notre fabrication.

Mais bientôt notre Science matérialiste allait niveler tout cela, égaliser l'Est et l'Ouest dans un même bain bourbeux et utilitaire qui couvre désormais tous nos continents.

Certes, on peut encore se livrer à de bonnes méditations en chambre et à des «libérations» individuelles — rien n'empêche, et c'est rafraîchissant au milieu de notre monde désordonné —, mais la Terre reste enchaînée, comme Prométhée sur son Caucase, et l'osmose bourbeuse ne laissera bientôt plus une conscience debout. Parce qu'il ne faut pas se tromper non plus: l'Îlot de Beauté ne survit jamais à une Barbarie environnante — pas plus le Tibet qu'Athènes.

Et cela gagne, n'est-ce pas: nous sommes déjà aujourd'hui plus de cinq milliards.
C'est un peu effrayant.

Reste Prométhée.

Mais cette semence est encore à l'état de mythe ou de poésie, c'est un indice illuminateur sur une piste très brouillée et complètement intellectualisée, et nous avons *besoin* d'un chemin concret, d'un secret concret, d'un *levier* évolutif qui nous fera faire le pas, en dehors d'une nouvelle période glaciaire ou d'une Apocalypse — qui ne changeront rien parce qu'il faudra tout recommencer jusqu'à ce que nous soyons arrivés au secret de nos cellules. Il n'y a rien de plus implacable qu'une cellule, c'est l'obstination même et les milliards d'années ne comptent pas.

Pourquoi pas maintenant? Justement parce que nous avons frappé à toutes les fausses portes possibles.

Le Feu...

Prométhée voulait apporter le Feu divin aux hommes. Et où aller le chercher puisque tous les secrets de l'Inde nous renvoient à la Transcendance?

Pas tous.

Longtemps avant les Grecs, fort longtemps avant le Bouddha et les Oupanishads, et peut-être même avant la première dynastie égyptienne, quelque trois ou cinq mille ans avant notre jeune Christ, sur les sommets de l'Himalaya, il y avait d'étranges chantres, que l'on appelait *rishis*, qui ont laissé leurs hymnes et leur secret aussi intacts que ceux des hypogées et des fresques de Thèbes, puisqu'on les répétait et les répétait, de père en fils et de maîtres en disciples, en respectant la moindre intonation comme il se doit de toutes les formules sacrées, et de ces hymnes, que l'on appelait Véda, il est resté un certain *Rig-Véda*, consacré au Feu divin, *Agni*, et déchiffré par Sri Aurobindo. Comme les hiéroglyphes par Champollion. Mais «déchiffré», non pas à l'aide de quelque «pierre de Rosette», ni même à l'aide de quelque connaissance supérieure: déchiffré et *retrouvé* par l'expérience même du corps et des cellules de Sri Aurobindo — «Ah! c'est ça.» C'est ça, le sens! Les cellules reconnaissent. On peut penser tout ce que l'on veut, mais le corps a sa manière de reconnaître sa mère.

*Ô Feu, tu es le fils du ciel
par le corps de la terre...
Ô Feu, tu es le fils des eaux, le fils des forêts,
même dans la pierre tu es là pour l'homme*.*

Il y a un secret là.

* *Rig-Véda*, III.25.1 et I.70.2.

Et ceci:

*Nos pères, par leur cri, brisèrent les places fortes
et réfractaires; par leur cri, ils mirent en pièces le roc
de la montagne, ils firent en nous un passage...
et découvrirent le Jour et le monde solaire*.*

Ce «roc», ces «places fortes et réfractaires», c'est peut-être bien notre «Mur de mort» et l'invisible Bastille contre laquelle la Terre est en révolte.

Le prochain pas de l'espèce.

* *Rig-Véda*, I.71

Le Sphinx

Parfois, il faut savoir être simple et quitter les pluriels littéraires pour dire «je», comme le passant. «Quelle heure est-il et où vas-tu? Et qu'est-ce qui te meut, ô homme?»

Ainsi parlait Socrate: «Arrête-toi, mon ami, et causons un peu. Non d'une vérité que je détiendrais, non de l'essence cachée du monde; mais de ce que tu allais faire quand je t'ai rencontré. Tu croyais cela juste, ou beau, ou bon, puisque tu allais le faire; explique-moi donc ce que c'est que justice, beauté, bonté*.»

Justice-beauté-bonté... Diable! où se cachent donc ces oiseaux?.

Je vais... j'ai beaucoup marché. J'ai même galopé à travers plusieurs continents. Mais qu'est-ce qui portait cette marche? Quel courant mouvait ma quille et pourquoi ai-je choisi ce cap, et cet autre — tant d'autres caps? — comme un demi-fou lucide. Jamais une «pensée» ne m'a mû, jamais une abstraction: je suis marin et Breton et j'aime le large, les mouettes — bien que né à Paris, rue Giordano Bruno (un hérétique assez têtu pour être brûlé vif). (Ça commençait bien.) Pourtant, sur les routes d'Afghanistan, je me souvenais de Malraux: «À d'autres de confondre l'abandon au hasard et cette harcelante préméditation de l'inconnu.» L'inconnu, c'est très breton (l'un de mes proches était mousse sur les premiers Cap-horniers), l'inconnu, l'aventure, d'autant plus que le «connu» me soulevait le cœur.

Mais justement, pourquoi? Qu'est-ce qui a démarré ma course? Les marins disent qu'ils «larguent le corps mort». Au bout de la quête, il y a ce qu'il y avait au départ — et c'est peut-être bien la question de tout le monde. La silencieuse question de l'enfant qui regarde la vague se dérouler et la risée qui frise vers le large. «Qu'est-ce que c'est que tout ça, *qui est là?*»

* Cité par *Encyclopædia Universalis*, 15.91

Alors, ma question, elle est tombée sur moi comme un tremblement de terre. C'était un 5 mai 1945, j'avais vingt et un ans et quelques mois, je sortais d'un hangar plein de poux et j'avais déjà le typhus — juste attrapé dans les derniers jours d'un camp de concentration. On m'a sauvé, je ne sais pas pourquoi.

Il y avait de quoi être hérétique de *tout*.

J'étais un trou béant.

Dix-huit mois dans l'Horreur *humaine*.

Non: pas les «nazis», pas les «Allemands», pas «les autres» — la dévastation de l'Homme. D'un seul coup, j'étais précipité au cœur d'un monde sauvage, comme les singes rouges qui hurlent dans la nuit de Guyane. Peut-être hurlent-ils pour avoir leur sens? J'aurais bien hurlé pour avoir le mien.

Il y a tout de même des Grâces extraordinaires.

Peut-être certains cris font-ils descendre des grâces? Exactement sept mois après être sorti de ce *no man's land* et m'être retrempé dans la mer — qui ne me disait rien, sauf qu'elle m'aimait et que je l'aimais, enfin il y avait quelque chose à aimer —, je me trouvais à bord d'un vieil avion militaire, puisqu'il n'y avait encore aucun transport, rien, le chaos d'après-guerre... en route vers le Caire. Et les Indes où un cousin breton venait d'être nommé gouverneur.

Et puis Guizèh, le Sphinx.

J'étais pétrifié.

J'étais tout seul, les hordes de touristes n'avaient pas encore déferlé sur le monde comme Gengis Khan.

J'avais vingt-deux ans. J'étais comme un mort sur deux pattes. J'étais seulement ces deux yeux qui regardaient et regardaient... les sables et le Sphinx comme la mer et la mer, comme un enfant amnésique avec son trou de douleur. Il n'y avait plus personne, il y avait ce trou, il y avait cette douleur, et c'était le seul «quelque chose» qu'il y avait. Et puis «ça» qui me regardait comme du fond de l'éternité — comme la mer qui aurait un regard.

J'étais bien petit. J'étais quoi?

Je n'étais même pas un «homme»: on m'avait arraché mon humanité. Est-ce que l'on réfléchit sur quelque chose qui est RIEN, qui est un trou, un cri, c'est tout. Un feu, oui. C'est un trou qui brûle, féroce. Être, c'est un feu qui brûle — c'est d'avant les hommes, c'est d'avant les âges. Le premier cri sur les montagnes de la terre, c'est un feu. C'était mon être de feu devant ce Sphinx.

Et puis quelque chose qui ressemblait à une révolte, ou à un amour trahi — mais c'était «l'homme» qui m'avait trahi.

Y avait-il une réponse? Une réponse à quoi?

Je n'étais pas en quête d'une pensée ni d'une philosophie! J'étais en quête... d'un

battement de cœur.

Je suis descendu sur la Haute-Égypte — seul, tout seul! J'avais la Haute-Égypte pour moi! Abydos, Thèbes, Louxor, la Vallée des Rois, et Nag-Hamadi où j'ai vécu pendant un mois et demi au bord du Nil.

J'étais sidéré. J'ai vécu pendant un mois et demi dans un état d'émotion incompréhensible, buvant, buvant ce monde plein — c'était vide, c'étaient des sables, des ruines, et c'était plein à craquer, comme ces piliers de Louxor, brisés, massifs, écrasés de soleil, mais debout et présents comme s'ils portaient encore le dieu Rê sur leurs épaules. C'était vivant! C'était là.

Tout à coup, l'Occident m'apparaissait comme une coquille vide et bien décorée, même les colonnes grecques me semblaient efféminées à côté de ces géants. Tout à coup, le monde occidental, ses églises, ses cathédrales, ses académies et ses Sorbonnes me semblaient une sorte d'artifice intellectuel, joli et bien tourné, propre, et si fragile qu'il avait l'air posé sur rien.

On s'y promène comme sur un boulevard, au milieu de quoi? Ici, on était englouti, écrasé, dépassé, par un monde qui n'était pas une question avec des réponses, qui était la question même, vécue, bue, vivante, étalée sous le soleil et bientôt éventrée dans les sables, pour recommencer encore, et encore, comme si la question même, répétée des milliers et des milliers de fois, acquérait une puissance en soi et une présence de feu qui était la Réponse même.

L'«intelligence», c'était la faculté de boire «ça». Tout le reste... de petites anecdotes bien tournées pour circuler le long des circonvolutions cérébrales. Je débouchais tout à coup sur un «rien» qui était un formidable quelque chose — sans mots. Et toujours-toujours ce «quelque chose» faisait du feu dans mon cœur, comme si ce feu, c'était le tout-ce-qui-est.

Et puis Thèbes, les hypogées: tout me *disait*, me parlait comme aucun livre de l'Occident ne m'avait parlé. C'était très curieux: il n'y avait rien à comprendre et c'était bourré de compréhension! Avais-je vécu dans les nuages? — non, diantre! il y avait la Gestapo qui m'avait brutalement précipité dans un abîme d'incompréhension de tout. Cette Horreur-là, elle m'accompagnait partout en sourdine. Comme si tout l'Occident débouchait là. Toute sa culture, son intelligence, ses machines étaient une sorte de vent qui s'engouffrait dans un trou noir. Il suffisait de souffler dessus et tout s'écroulait — mais les piliers de Louxor restaient. Et je regardais ces fresques dans la pénombre, ces hiéroglyphes bourrés de sens sans sens, et soudain le grand Serpent de Thèbes, ces petits bonshommes l'un après l'autre, en file, portant chacun sur la tête un anneau du grand Serpent, et qui allaient-allaient, à travers les siècles et les vies et les dynasties enfouies — qui allaient vers quoi? tirés par un Destin unique.

Je n'ai pas cessé d'être sidéré pendant un mois et demi, j'étais précipité dans une autre naissance — à quoi, je ne le savais pas puisque je n'étais plus celui qui était né rue Giordano Bruno. Mais j'étais radicalement celui qui était mort dans certaine cave de la Gestapo.

J'ai bouclé mon sac et j'ai pris le train de nuit qui remontait vers le Caire. C'était un

21 février 1946, est-ce un hasard? le jour de naissance de quelqu'un que je ne connaissais pas encore et qui allait bouleverser ma vie: «Mère», là-bas aux Indes.

Je songeais dans mon train, sans mots, tandis que se déroulaient les champs de cannes à sucre et les scintillements de la lune sur le Nil. J'étais plutôt une sorte de regard noir, brûlant, qui voulait transpercer l'Énigme — il fallait trouver ou sauter. C'était clair. On ne peut pas vivre avec cette Horreur dans le creux de l'estomac. C'est toute mon humanité qui était morte. Et puis ces puissants Revenants du désert qui tentaient d'habiter mon hypogée intime.

Tout de même, un soir, près d'Abydos, j'avais vu ces merveilleuses statues de mes revenants au visage martelé — sauvagement martelé — par quelque fanatique musulman (Dieu me protège!) des temps passés. Mais les «temps passés» sont-ils jamais passés? On continue sous le grand Serpent de Thèbes, la gueule ouverte. Qu'y avait-il donc de si révoltant au fond de cette condition d'homme? Et je regardais, j'aiguais mon regard noir... Tout de même, il y avait eu Spartacus et sa bande d'esclaves révoltés — ils se croyaient révoltés contre les Romains, mais... Et puis Glaber, et puis l'ignoble Crassus qui fit crucifier 6000 — six mille — esclaves de Spartacus le long de la route de Capoue à Rome.

Crassus, c'était avant Jésus-Christ.

Hitler, c'était après Jésus-Christ. Où est la différence? Et *qui*, le prochain Hitler? où?

Quarante ans après, nous savons que Hitler a essaimé partout et que c'est lui qui a gagné la guerre.

Non, ce n'était pas l'écroulement de l'Occident que je regardais dans mon train du Caire, mais quelque chose de beaucoup plus profondément caverneux où il y avait un Secret de vie, ou de mort, à arracher, si l'on ne voulait pas tomber, comme Spartacus, dans une millième révolte... futile.

Une dernière fois je suis allé revoir le Sphinx. J'allais prendre un bateau anglais à Port-Saïd en partance pour Bombay. En vérité, je me f... un peu de tout, j'étais une sorte de suicidé en sursis.

Il était là, ce Sphinx, si stupéfiant, comme si quelque Titan avait attrapé la Question de la Terre pour vous l'enfoncer silencieusement au creux de l'estomac. Et puis les sables.

Ô passant, quelle heure est-il?

Et où vas-tu?

Quand Socrate est né, le Sphinx avait déjà deux mille ans.

Qu'est-ce qui te meut, ô homme, ou qui nous meut à des profondeurs inconnues de nous et semble nous faire errer de-ci, de-là, pour faire béer le miracle au bord de la route? — comme si ce miracle avait été «prémédité», pour reprendre Malraux. Et quel chemin avions-nous parcouru avant, autrefois, pour nous faire re-croiser cette piste où tout semble se reconnaître, s'accorder, se renouer? Enfin, on y est, on part, ça commence, après tant de pas futiles et tant de bêtises.

Je ne cesserai jamais de m'étonner de cette trajectoire presque foudroyante qui, à peine sorti de cet écroulement «humain», me conduisit d'abord aux pieds du Sphinx, devant la vieille Énigme ensablée, puis à ce Miracle béant: Sri Aurobindo. Dix mois après cette agonie de typhique qui ne savait pas très bien s'il voulait vivre ni pour quoi, j'étais devant le Destin même — la mort, et la vie.

C'était un 24 avril 1946. J'avais vingt-deux ans et demi.

De Sri Aurobindo, je ne connaissais rien lorsque je suis arrivé au «Gouvernement de Pondichéry». Je savais seulement que c'était un «révolutionnaire», qu'il avait été mis en prison par les Anglais et qu'il avait failli être pendu.

Cela me le rendait immédiatement sympathique (!)

On disait aussi que c'était un «Sage».

Mais j'étais un Béotien complet des «sagesses de l'Asie», je comprenais mieux Vasco de Gama et Christophe Colomb et les pirates bretons à l'abordage des galions espagnols. Et pour dire vrai, j'aimais mieux Spartacus que le Bouddha.

Ce 24 avril, tout a culbuté sur une nouvelle mer inconnue.

Il faisait une chaleur torride, il était deux heures et demie de l'après-midi. Pavitra, un polytechnicien français (mon Dieu!) m'attendait en bas de l'«Ashram». C'était un homme si fraternel et simple, avec je ne sais quelle lumière souriante dans les yeux. Il m'a fait grimper un petit escalier étroit où se pressait la file des disciples, puis un palier, et cette chambre... complètement silencieuse, on pourrait presque dire solidement silencieuse, tendue de draps blancs. Au fond, il y avait deux êtres assis.

Un peu comme un automate, je me suis approché. J'ai joint les mains à la manière indienne, comme on m'avait dit de le faire. Il y avait Lui — presque écrasé de puissance immobile. Son visage avait une lumière bleue (j'ai cru que c'étaient des néons). Il m'a regardé. C'était si vaste, oh! plus vaste que tous les sables d'Égypte, plus doux que toutes les mers. Et tout a culbuté dans... je ne sais quoi. Trois secondes.

Puis Mère, assise à sa droite, qui m'a fait un si grand sourire en tournant un peu le cou et le menton vers moi, comme si elle disait: aah!... J'étais tout à fait stupéfait. Trois secondes.

Je suis rentré dans ma chambre au «Palais du Gouvernement», je me suis assis sur mon gigantesque lit qui datait peut-être de la *Compagnie des Indes*, et je suis resté là... sans comprendre, pas plus que je n'avais compris la Vallée des Rois ni Thèbes. C'était un autre monde. Ça vibré-vibré, comme quelque chose qui s'enfonce très loin, au-delà des horizons, et puis on ne sait plus — on ne sait plus rien. Je savais seulement que c'était «quelque chose pour toujours». Trois secondes pour toujours. Un être... unique, comme je n'en rencontrerai plus. Un être.

Puis j'ai senti comme un pouce qui s'enfonçait dans mon crâne, à travers le sommet

de ma tête. C'était très bizarre. Une sensation *physique*. C'était aussi très immobile, puissant, sans sens. Rien n'avait de sens!

Et pourtant, je ne me suis jamais senti aussi *vivant* que ce jour-là.

On est très pauvre pour dire ce que l'on a dans le cœur.

On est toujours obligé de se servir d'une sorte de truc circonvoqué qui fait toutes sortes de détours — quand donc parlera-t-on en musique?

J'étais tellement ébranlé, incompréhensiblement ébranlé, que je me suis jeté sur tout ce que je pouvais trouver de Sri Aurobindo dans mon mauvais anglais: des opuscules, des lettres, des bouts d'articles, quelques conversations transcrites... Et tout de suite, je suis tombé sur un bout de phrase, quatre mots:

L'HOMME EST UN ÊTRE DE TRANSITION.

Cela a fait une sorte de révolution dans ma tête, dans mon cœur, dans ma vie... N'est-ce pas, j'aurais pu ne jamais savoir que la terre était ronde, j'aurais pu ne jamais savoir qu'elle tournait autour du soleil, ni la pomme de Newton ni tout le bataclan scientifique et «éclairé», que cela n'aurait *rien* changé à ma vie, essentiellement — j'aurais seulement navigué sur de plus jolis voiliers, et des mers pas plus certaines. Mais que l'homme soit un être de transition, c'était une formidable nouvelle.

On peut naviguer avec des portulans et un astrolabe, ou même le nez au vent, mais peut-on naviguer avec la mort dans le cœur? Le cœur des hommes est plein de mort. Et il la sème partout.

Bien sûr, j'avais lu Lamarck (du moins ce que l'on en dit dans les bouquins de philo, et cela m'avait passionné), mais je n'aurais jamais imaginé que cette espèce triomphante n'était... qu'un chaînon, une sorte de Babouin «supérieur», et qu'on allait passer à autre chose.

Cette «autre chose», mon cœur criait pour la trouver — et pas dans les cieux, pas dans les Bibles d'un genre ou d'un autre, mais dans mon corps! ce corps meurtri, bafoué, que l'on avait chargé de fausses connaissances comme une mule, d'impératifs religieux et scientifiques, ou que sais-je, tout cela pour débarquer dans une Horreur *humaine*.

Alors, d'un coup, c'était si évident! Mon astrolabe piquait droit sur cette étoile.

D'un coup, tous ces carnassiers humains — que l'on me pardonne — me semblaient... bon, une étape, un interlude... douloureux. Et fécond. Formidablement fécond puisqu'on allait quelque part enfin! Cet être que j'avais *vu*, ce Sri Aurobindo si dense, poignant, comme écrasé de puissance, comme les piliers de Louxor avec un regard... immense, cet *être-là* ne pouvait pas raconter des balivernes philosophiques, il savait — il savait le chemin. Il y avait un chemin.

C'était une formidable nouvelle, comme la première nouvelle de ma vie.

Puis j'ai lu encore, c'était juste dans les premières pages des «Conversations du soir», notées par un vieil homme si chaleureux et dynamique, un révolutionnaire aussi, A.B. Purani, que j'avais rencontré dans la rue — c'était encore un âge où des Socrate indiens vous interpellaient dans la rue: «Ô homme, où vas-tu?» Justement, où allons-nous?

Ces premières pages contenaient une autre nouvelle, ou une déclaration plutôt, qui

n'était pas celle des «droits de l'homme», mais de son boulot, plutôt, son boulot humain — nous sommes des ouvriers, n'est-ce pas, avant toute chose, nous sommes là pour œuvrer. À quoi? Nous sommes des découvreurs, n'est-ce pas, mais pour découvrir quoi? Et nous nous révolterons et nous mourrons, sauvagement ou non, collectivement ou dans notre peau, jusqu'à ce que nous ayons découvert l'œuvre à faire et le but de notre espèce.

Or, voici ce que disait Sri Aurobindo à ce vieux révolutionnaire de Purani, qui devait être fort jeune à l'époque, peut-être comme moi:

*Il ne s'agit pas de se révolter contre
le gouvernement britannique.
N'importe qui peut le faire aisément.
Il s'agit, en fait, d'une révolte
contre la Nature universelle tout entière.*

Bah! cela devenait un défi très intéressant. Qu'en aurait dit Spartacus? ou Lénine? On peut tourner des révolutions, indéfiniment, qui ne révolutionnent rien, qui remettent seulement les mêmes éléments dans le pot, d'où il ne sortira, finalement, que ce que nous avons mis dedans — et justement, il ne semble en sortir, finalement, que des petits hommes voraces et des inventions de plus en plus monstrueuses pour rassasier cette voracité insatiable. Toutes nos révolutions dégringolent, ou finissent dans la crasse, parce que nous n'avons pas fait cette seule Révolution-là.

Et enfin, comme pour mettre les points sur les i:

*Si une transformation totale de l'être
est notre but,
la transformation du corps, nécessairement,
en est une partie indispensable.*

Alors, vraiment, j'étais devant *le* Révolutionnaire.
Et un révolutionnaire qui avait un chemin.
J'avais de quoi œuvrer.
J'avais de quoi dé-couvrir.
Mon astrolabe pointait droit sur l'inconnu!

Pourtant, je n'étais pas prêt encore.
Le coup de sirène a déchiré la nuit, et puis on erre sur le port.

J'ai tant erré. Mais cela faisait partie d'un Feu qui grandissait, il faut peut-être arriver au point où l'amarre casse — toutes les amarres. Je n'en avais plus guère, sauf celle que l'on ne voit pas et qui est dans sa propre peau. Ce Breton-là, il fallait peut-être le déraciner aussi — notre «meilleur» est aussi notre plus grand obstacle. C'était ma dernière amarre dans ce monde insensé: la mer, les mouettes, la petite crique ensoleillée où le ressac vient ressasser l'infini et se briser sur un rocher aux petits lichens oranges. Ce rocher-là...

Et puis, brutalement, ce jour de décembre 1950 où mon frère m'apportait dans ma chambre à Paris le journal *Combat*: Sri Aurobindo est parti.

Il est parti.

Oh! cet effondrement. Ce cri dans mon cœur.

Il est parti.

Cet être-là.

Mais c'était toute la Terre qui avait mal dans mon cœur. C'était toute la Terre qui était pauvre — déguenillée, privée de son Sens.

Sri Aurobindo...

Du coup, j'ai fait mon sac et je suis parti pour la Guyane — la forêt vierge, n'importe quoi, mais quelque part où je puisse crier tout mon saoul ma détresse et mon non-sens humain. Si je ne pouvais plus sauter dans l'avenir, qu'au moins je plonge dans une Préhistoire verte où il n'y avait que les singes et le cri des aras. Mais on est toujours devant soi-même, cette Énigme qui brûle et meurt et recommence encore. Un homme, c'est toute la Terre qui pose une question. C'est son Destin d'après les singes. C'est son Feu dévorant jusqu'à ce qu'il arrive à la «porte sans clef» — ce bout-là, cet ultime Mur où il faut trouver ou mourir. L'individu, c'est toute l'espèce, il n'y a pas deux choses. Étais-je descendu si profond dans cette Horreur humaine pour dire simplement «flûte! je m'en vais»? Il fallait crever le Trou, voir ce qu'il y avait au fond, de l'autre côté du fond — oui, prendre le glaive du Thrace, mais pour transpercer nul oppresseur, les oppresseurs sont partout! il y aurait *tout* à tuer, peut-être! Et il n'y avait pas de haine dans mon cœur, il y avait une sorte de compréhension de tout et de compassion de tout comme seuls la peine et le dénuement peuvent vous en donner: oui, trouver la sortie de ce camp de concentration humain. La *racine* du Malheur. La fin de cette Oppression radicale qui nous jette les uns sur les autres et nous jette sur toutes les espèces comme une proie et sur toute la Terre comme une fille de la rue à violer, posséder et prostituer de toutes les façons pour nos gains d'un moment.

Pendant deux ans, j'ai grondé, erré, usé ma peine — avec, quelquefois, de grandes joies de sauvage.

Puis j'ai bouclé mon sac de la révolte.

Il y avait encore Mère, là-bas, que je ne comprenais pas du tout.

J'ai surmonté mon aversion congénitale pour toutes les «communautés», les «Ashrams», les lieux fermés et détenteurs de «la Vérité», et je suis reparti pour l'Inde.

J'avais trente ans.

Il y avait Elle.

Ce mystère.

Les Ashrams et leurs histoires ne m'ont jamais intéressé. Mais Elle.

Ce danger — pour moi.

Je me suis approché d'Elle comme on s'approche des «Bancs de Taillefer», frangés d'écume et bouillonnants, et si beaux — ce péril irrésistible. J'allais couler là-dedans, fendre ma quille!

Et je le désirais, et je le craignais.

Et j'ai toujours aimé la mer.

Et j'ai aimé Mère comme on se noie.

Oh! j'ai lutté — je disais non et je disais oui. Je voulais savoir! Et Elle a fait couler toutes mes vieilles compréhensions dans un inconnu... sidérant. Je sortais mes griffes, et puis mon cœur s'enfonçait en Elle, saignant, blessé, et Elle a pris ma révolte dans ses bras, et Elle en a fait un glaive pour transpercer l'Horreur.

«On va faire quelque chose ensemble.»

Faire, oui! Oh! les méditations et les spéculations, j'en avais par-dessus la tête. Mais faire, mais pétrir, tailler à la machette comme dans la forêt. Et il faut d'abord tailler en soi; c'est difficile, c'est douloureux de trouver l'Ennemi dans sa propre peau, d'abord. Je n'allais pas cesser de trouver l'Ennemi, toujours plus dense, toujours plus cruel et inexorable, parce que, s'enfuir sur les Hauteurs, c'est très bien, c'est joli, mais *descendre* là... passé les premiers centimètres, on ne rencontre plus son atavisme, on rencontre toute la Terre! Il n'y a pas trente-six hommes, il y en a un seul. Il n'y a pas trente-six ennemis, il y en a un seul. Et il n'y a qu'une Victoire: sur la mort. Parce que tout le reste de nos petits diables découlent de là.

Elle m'a pris par la main. Elle a fait de moi son confident, pendant presque vingt ans.

Oh! entendons-nous bien: la «mort», il ne s'agit pas d'être «immortel», Dieu sait! dans cette peau de singe supérieur. Mais le quelque-chose-qui-fait-la-mort, qui enveloppe toute la Terre, ou la «nourrit». Cet abominable terreau primordial. À moins que ce ne soit un «roc», comme disaient les rishis védiques — ces mystérieux Sages des débuts de l'Homme qui semblaient déjà connaître la fin, le But:

*Ô Voyants,
tissez l'œuvre inviolable,
DEVENEZ L'ÊTRE HUMAIN,
créez la race divine,
aiguisez les lances lumineuses
pour tailler le chemin
vers cela qui est immortel*.*

Devenez l'être humain...

C'était il y a cinq ou sept mille ans! Il y avait du chemin à faire pour être ce que nous ne sommes pas encore. Le demain de la Terre. Après quelques convulsions... fécondes.

* *Rig-Véda*, X.53 sqq.

Elle m'a pris par la main, Elle m'a fait le témoin de cet incroyable cheminement vers le demain de la Terre, vers l'Homme pas encore. Je l'ai vue peiner, je l'ai entendue gémir, j'ai écouté ses cris, parfois ses désespoirs, ses expériences un peu... vertigineuses — et puis son Sourire, toujours, tant qu'Elle a pu. Jusqu'au bout Elle a voulu. Et Elle haletait, de plus en plus, au milieu de cette jungle ashramite qui ne comprenait que sa propre petite humanité. Elle taillait là-dedans, dans ces hommes, qui ne sont pas trente-six, qui sont un seul «bourbier», comme Elle disait, avec quelques dorures à la surface et des envolées spirituelles parce que, malgré tout, nous sommes complètement ambigus. Elle taillait le chemin dans ces «places fortes et réfractaires». Elle allait à l'assaut de l'espèce nouvelle à travers la résistance même de la vieille espèce. Comme le poisson sur le sable va à l'assaut du Soleil nouveau à travers son asphyxie et ses soubresauts, qui sont l'asphyxie et les soubresauts de toute la vieille espèce. C'est dans le corps qu'il faut tailler! C'est contre soi qu'il faut devenir! C'est contre tout le monde qu'il faut oser déterrer ce qui n'est pas encore de ce monde.

L'être nouveau, c'est un péril pour tous. Ça dérange tout. Ça ébranle tout, c'est contraire à toutes les lois — bien entendu! puisqu'il s'agit d'arracher la Loi Nouvelle à la négation même de notre propre corps — et de tous les corps, parce qu'il n'y a qu'un corps!

Elle taillait, Elle a taillé tant qu'Elle a pu, dans son donjon doré, entourée de gardiens cruels et de serpents divers. Et puis, Elle n'avait plus de mots: Elle avait ce grand Regard qui traverse les temps et les murs, cet ineffable Sourire de compassion pour cette blessure que nous étions tous. Elle prenait mes mains, Elle fermait les yeux, Elle m'entraînait secrètement vers ce que je ne comprenais pas encore, vers ce que je n'étais pas encore. Et, je le sais maintenant, Elle versait dans mon cœur et dans mon corps quelques gouttes de ce Ferment nouveau — cet espoir de la Terre.

«Je veux marcher encore», disait-Elle la veille de ce 17 novembre 1973.

Elle, l'intrépide.

Elle, qui m'a tout donné, qui a tout fait pour moi — pour nous tous. Et à l'insu de tous.

Elle, plus vieille que Thèbes et qui a arraché son secret au Sphinx — notre secret.

Oh! ses mains fraîches et si fortes qui tenaient les miennes — si fortes, comme si Elle me tirait et voulait tirer toute la Terre.

«Quelle heure est-il?» m'a-t-elle demandé une dernière fois. C'étaient les derniers mots que j'aie entendus d'Elle.

L'heure, quelle heure est-il pour la Terre?

Elle est partie...

J'avais cinquante ans.

Le défi

J'ai des choses difficiles à dire.

Quel langage pour dire?

Dans ma cellule à Fresnes, à l'aube, lorsque j'entendais ces bottes dans le couloir, il y avait un grand silence brûlant dans mon cœur.

Après le départ de Mère, il n'y avait pas cet effondrement que j'avais senti lorsque Sri Aurobindo est parti. Il y avait ce silence brûlant.

Je n'étais plus devant ma petite personne qui s'interroge sur elle-même et sur son destin. J'étais un regard nu sur le mur noir d'une cellule. J'écoutais d'autres bottes qui montent dans les couloirs du monde. J'étais devant le destin de l'Homme, tout court, et la question de la Terre. Il n'y avait donc pas d'espoir? On allait recommencer les pères et les fils et les Tables de la Loi et Euclide et mille et une insurrections pour rien — et toutes ces horreurs accélérées? Et des bébés par millions pour recommencer les pères et les grands-pères... C'était comme si je revivais la vanité de toutes ces vies et la mort de tous les hommes, et leur dernière question. Allait-on recommencer dans un berceau et repartir avec la même question? J'avais eu la «chance» de mourir en cours de route et de vivre quand même avec cette question.

Non: pas «la mort», mais d'innombrables morts et le Sens de notre espèce.

Ce Sens, je l'avais — pas en philosophie mais en physiologie. On ne fait pas de philosophie quand on meurt, on est en pleine physiologie convulsive. Comme la Terre maintenant.

Ce secret, je l'avais — il fallait le vivre. Il fallait le transmettre.

C'était une responsabilité un peu terrifiante.

Mais d'abord, il fallait sauver ce fabuleux document du cheminement de Mère: *L'Agenda*. Ces tâtonnements et ces balbutiements d'une espèce nouvelle, ces cris de découverte et ces déchirements encore, il ne fallait à aucun prix qu'ils tombent dans les griffes d'une nouvelle Église. Ce fut une dure bataille, qu'il n'y a pas lieu de dire. Giordano Bruno était têtu — moi aussi. Il n'y a plus de bûchers aujourd'hui, heureusement, mais il y a des assassins dans les canyons — je crois bien qu'il y a des assassins partout, comme l'avait vu mon frère Rimbaud: «Voici venir le temps des assassins.»

Il m'a fallu huit ans pour matérialiser ce fabuleux Message de six mille pages et tenter — oh! cette épreuve — de tracer un chemin, un «layon» comme on dit dans la forêt vierge, au milieu de ce cataclysme vert qui n'était plus celui de la Préhistoire mais d'une Histoire pas encore née, incompréhensible pour tous.

Et moi-même, que comprenais-je?

Comprendre, c'est très bien, mais on ne comprend vraiment que dans sa propre peau, comme on comprend la mer en plongeant dedans et en s'écorchant sur les rochers. Et puis quoi? des livres encore? Mais on ne devient pas un petit phoque au soleil avec un manuel! *Devenir*, c'était urgent. Ces «lecteurs», ils allaient lire, ils allaient ouvrir les yeux, peut-être, à ce Sens extraordinaire, mais quand l'Empire croule, notre Empire Humain, notre

Terre pillée, comme par aucun Attila, quand les consciences s'obscurcissent et sont envahies par une Barbarie sournoise, et que le crépuscule tombe déjà sur nous, n'y avait-il pas autre chose à faire — oui, *faire*, justement?

C'était un défi... terrible.

Je n'osais pas. Et cela me hantait.

Avais-je eu le privilège — la grâce — d'écouter Mère, de connaître Sri Aurobindo, d'avoir touché ce Secret des rishis védiques, simplement pour écrire des bouquins! Si personne, jamais, n'avait suivi Christophe Colomb ni les Vikings, l'Amérique n'existait pas, tout simplement. Si personne, jamais, n'avait asphyxié dans une mare desséchée et «inventé» la respiration pulmonaire, les Terriens n'existaient pas, tout simplement — il fallait *suivre*! Ou bien quoi?

Et j'avais honte d'oser — pourquoi honte? Cela me semblait si démesuré pour un petit bonhomme! Mais si nul petit bonhomme ne suit, si petit soit-il, si pauvre soit-il, si mélangé soit-il comme tous les frères du Bourbier général, quel espoir?... Il n'y a pas besoin d'être «supérieur» ni super-intelligent pour faire le pas le pas de la prochaine espèce, ni d'avoir des vertus spéciales, parce que, justement, nos supériorités et nos «intelligences», et nos vertus, sont les syndromes de la vieille espèce, et il ne s'agit pas de devenir un «surhomme» mais autre chose, com-plè-te-ment autre chose. Il s'agit d'avoir du courage, c'est tout.

Et une si grande soif!

Alors je me suis dit: «Pourquoi pas?» Comme un certain Charcot en route vers les mers arctiques. Il a péri en mer.

Mais d'autres ont suivi.

J'avais terminé ma tâche de scribe — et, qui sait, à Thèbes, aux pieds de Mère, avais-je peut-être déjà écouté l'histoire d'une autre humanité? Mais les temps avancent à pas de loup, tandis que le Dieu Soleil attend. «Ils trouvèrent le Jour et le monde solaire», disait le Véda. C'était il y a si longtemps!

Est-ce que l'on serait, enfin, au Temps, à l'Heure. Au Jour? L'obscurité n'est jamais plus profonde qu'avant l'aurore. Sri Aurobindo l'avait dit.

J'ai des choses si difficiles à dire, qui avaient été longtemps cachées derrière des mythes, des légendes, des pistes perdues — et tant de sang.

J'étais très angoissé à l'idée de reprendre le fil là où Elle l'avait laissé.

Et puis, je me suis jeté à l'eau. Voilà sept ans maintenant — sept ans passés —, jour après jour et on pourrait dire heure après heure, que je suis entré dans ce labeur. Les rishis védiques appelaient cela «creuser». Je ne sais pas... on entre là-dedans comme dans une tempête qui déracine tout — ou met à nu. Quand on est entré dans la tempête, on ne peut pas s'arrêter pour souffler, il faut aller jusqu'au bout, ou couler. Voilà sept ans que je suis là-dedans, isolé, coupé du monde — et pourtant, je n'ai jamais vu autant de monde! Oh! ces horreurs, la Terre est *possédée* comme dans aucun Moyen-Âge. J'avais compris, après l'expérience de Mère et de Sri Aurobindo, qu'il fallait à tout prix être seul et bien caché pour faire ce travail. On est caché physiquement, mais tous les souterrains de la Terre viennent

vous rejoindre, et des maléfices en quantité. Comme si l'on était aux prises avec *tout*.

J'ai fait tant de découvertes depuis ce jour de 1982, des découvertes que Sri Aurobindo avait faites, que Mère avait faites, que, peut-être, Jean de Patmos avait faites sur son île d'exilé, et les rishis. Mais je m'aperçois que je n'y avais rien compris, ou si peu, moi qui avais été le témoin pourtant, qui avais même écrit des livres — une trilogie — pour tenter de faire comprendre le cheminement de Mère. On n'y comprend rien tant que «la chose» ne vous arrive pas dans le corps comme un tremblement de terre. Alors on dit «ah!» et on est saisi comme devant le Secret de la Terre et des siècles.

Mais... il reste ce point d'interrogation final, le dernier pas, et rien ne sera connu vraiment jusqu'à ce que l'on arrive au bout.

J'avais dit que je ne voulais plus écrire, j'avais tellement senti la frivolité de dire et de dire, mais quelquefois il faut jeter une bouteille à la mer. Pourtant, pendant ces sept années — et qui sait encore pendant combien d'années? — j'ai tenu des notes de cette périlleuse Odyssée, je sentais qu'il fallait laisser des traces (j'appelais cela mes «Carnets»: les *Carnets d'une apocalypse*). Les Grecs savaient, et Jean de Patmos savait que cette fameuse «Apocalypse» dont on a fait tant de monstres (mais peut-être, tout de même, y aura-t-il quelques tremblements et un certain nombre de «bêtes»... visibles déjà) voulait dire simplement «mise à nu»: *apo-kalupsis*. C'est le temps de la mise à nu, l'horrible chose que nous voyons grouiller partout.

Je ne sais pas si ces «Carnets» verront le jour — et peut-être seront-ils surpris, devancés par le «Jour» des Védas, périmés par les faits. Mais je me suis senti intérieurement obligé, presque forcé pourrait-on dire, d'écrire ces pages maintenant parce que, je le vois bien, jour après jour, ce métier de l'espèce nouvelle est épuisant et... sait-on jamais?

J'ai voulu laisser quelques contours, au moins, quelques «signes de piste» — j'en donnerai deux seulement — de ce que j'ai vu, «mis à nu» dans mon propre corps, jour après jour.

Et à-Dieu-vat.

La vie et la mort

Dans quelle direction chercher?

Jusqu'à présent, la «direction» était toute faite pour nous, ou les espèces qui nous ont précédés: la Nature nous précipitait dans les conditions voulues et il n'y avait rien à chercher — c'est le corps qui «cherchait» et se débattait comme il pouvait au milieu d'un tremblement de terre, d'une inondation, une sécheresse, un bouleversement de nos moyens nourriciers ou respiratoires, ou quelque astéroïde qui venait nous enfouir sous une période glaciaire. Mais dans tous les cas, c'est le corps qui cherchait.

Aujourd'hui aussi, c'est le corps qui cherche, mais d'une autre façon parce qu'il est

complètement enfoui, non plus sous une période glaciaire, mais sous une période technique et scientifique et médicale qui l'étrangle complètement et le prive de ses propres moyens — on pourrait dire: de sa propre connaissance de lui-même. Mais il se pourrait bien aussi que cette période de sorcellerie, ou de faussaires plutôt — c'est le temps des faussaires et des truqueurs —, fasse partie des moyens de la Nature et nous étouffe d'une façon assez hideuse pour nous obliger, ou obliger quelques asphyxiés spéciaux (!), à trouver la clef évolutive. La vraie. Celle du début de toute cette histoire. Il n'a jamais fallu beaucoup de «monde» pour faire le nouveau pas d'une espèce: il suffit d'une faille dans la vieille cuirasse accoutumée — quelques-uns passent et c'est un autre monde.

Une faille, un *défaut* justement. Tant que cela roule et marche ou vole ou nage dans le même bain, on «améliore» le bain et les conditions du bain, mais on est déjà une espèce stationnaire ou en voie de régression — ou de destruction spontanée, comme l'annonce notre virus anti-humain.

Et Dieu sait que notre période dite humaine est pleine de défauts! que notre Science et nos religions essayent de calfeutrer tant qu'elles peuvent, mais notre navire est en perdition — plus nous voulons améliorer nos conditions, plus elles nous alourdissent; plus nous voulons rectifier nos erreurs, plus elles renforcent la prison; plus c'est «merveilleux», plus c'est dégoûtant.

Il ne s'agit pas d'améliorer ce «bain»-là.

Et alors, où chercher? Comment chercher dans... quelque chose qui n'existe pas encore?

Si le Poisson avait eu l'«idée» de chercher, peut-être aurait-il passé le nez en dehors de ses eaux, mais il aurait tout de suite vu ou compris dans ses branchies que c'était la mort. Pour chaque espèce, le passage à «autre chose» est une sorte de pas dans la mort — ça *n'existe pas*, et il *faut* que ça existe!

Alors, peut-être, la mort fait-elle partie des conditions à explorer. C'est par là qu'il faut passer le nez, et si possible tout le corps.

Mais que savons-nous de la mort? — Rien justement, sauf ce que nous en disent les savants et les sorciers et les prêtres du vieux bain, qui sont seulement les Pontifes de la vieille Prison, ou plutôt les gardiens de la vieille Prison, et qui vous déclarent péremptoirement qu'en dehors de ces barreaux scientifiques et médicaux, c'est la «mort» — c'est simplement la mort de *leur* science, c'est tout. C'est simplement les conditions de *leur* vie dans la Prison, c'est tout. Le Pape des Poissons n'aurait pas parlé autrement.

Et nous nous trompons complètement parce que nous considérons la mort comme une sorte de cadavre qui a eu la malchance de ne pas suivre la prescription médicale ou d'être passé par hasard sous les roues d'un camion.

Et puis, de l'autre côté des barreaux, c'est le ciel, ou l'enfer, selon les vertus ou les péchés du vieux bain. Ou c'est «rien» — mais depuis le temps qu'il y a eu de ces «rien» à mourir, il s'est tout de même produit des espèces nombreuses.

Mais s'il y avait autre chose de l'autre côté de nos barreaux? S'il y avait un autre Soleil? comme celui des petits amphibiens sur le sable.

Et comment passer de l'autre côté tout en restant vivant?... Tout de même, à chaque passage évolutif, il y a eu une sorte de mourant *qui est resté vivant*. Un premier mutant qui trotte, rampe ou se tortille.

Chaque passage passe par la mort, ou une mort.

Chaque mort s'ouvre sur une nouvelle forme de vie.

Les rishis védiques parlaient du «grand passage», *mahas patah*.

C'est peut-être bien la première direction dans laquelle il faut chercher — mais «chercher», non pas avec les moyens des Faussaires, non pas avec des microscopes et des éprouvettes et des théories: chercher dans son propre corps.

Chercher la mort? dans son propre corps?

Et où est-elle, en dehors de nos catalogues médicaux? en quel *lieu* du corps se cache-t-elle?... Si l'on veut se battre avec un ennemi, il faut bien l'attraper quelque part, par quelque pan ou pli ou défaut de sa cote de mailles.

Il n'y a pas à «chercher la mort»: elle est toute là. C'est la plus présente et la plus invisible des choses.

Les grandes découvertes sont tout à fait simples, et complètement incompréhensibles (!) parce qu'elles contredisent une évidence si fondamentale, enfin si «naturelle» que... cela ne correspond à *rien* dans la conscience.

Si l'on avait dit au paysan du Moyen-Âge: «La terre est ronde», il aurait ouvert des yeux ronds, se serait gratté la tête et aurait dit: aah! p'têt'ben qu'oui! Mais mon champ reste plat. Et dans tous

les cas, ronde ou carrée, on marche dessus, c'est le principal.

J'ai passé quelque vingt ans près de Mère, et il y a une sorte d'énormité que je n'avais jamais comprise, comme le paysan du Moyen-Âge. Un jour, comme je faisais quelque réflexion à Mère, Elle s'est exclamée: «Mais c'est mon expérience *constante* que la vie et la mort c'est la même chose!»

J'avais cru comprendre que l'état qu'on appelle «vie» et l'état qu'on appelle «mort» (de l'autre côté d'une certaine tombe et d'une certaine terre ronde), c'était la même chose: il y a une vie après la mort, et cette vie-là est aussi vivante que la nôtre. C'est bien entendu! et il faut être tout à fait primitif pour ne pas le savoir, mais c'est une autre histoire. Mais ce n'est pas cela que Mère voulait dire! Elle voulait dire... que notre vie *est* la mort même: il n'y a pas «de l'autre côté», on est en plein dedans! Ou, pour dire les choses autrement: on est du mauvais côté et *la vie n'est pas encore*.

Pour l'être que j'étais il y a quinze ou vingt ans, c'était incompréhensible. Mon champ restait plat. Et pour les êtres complètement intellectualisés que nous sommes, c'est une sorte de jeu de l'esprit, une jonglerie de mots: on prend le blanc et on dit c'est noir. Ou on prend le noir de notre vie et on dit «c'est blanc». Et qu'est-ce que cela change?

Mais ça change tout!

On ne *peut pas* comprendre cette découverte fondamentale (et comprendre n'est rien si cela ne devient pas un *moyen* d'action) à moins de se dévêtir de l'intellect et d'être à l'état de *corps* pur et simple, ou à l'état d'animal fondamental que nous sommes sous nos vêtements divers. C'est-à-dire un état physique que nous ne connaissons pas du tout, et qui, pourtant, contient notre secret. Si un animal quelconque, un poisson par exemple, pouvait sentir que son état est mortel, comme Mère sentait que son état était mortel, cela voudrait

dire qu'il *connaît déjà* un autre état que, précisément, il respire comme la vie. C'est par rapport à cet état nouveau qu'il pourrait dire: je suis ou j'étais dans la mort. Ma vie aquatique est un état de mort par rapport à cet autre Soleil.

Mais ce que voulait dire Mère — et je l'ai compris seulement après, quand je me suis mis moi-même à l'œuvre, lorsque j'ai touché un peu la matière nue, le corps dénudé de ses artifices et même de ses atavismes, parce que, ne nous y trompons pas, même un bébé naît *tout revêtu* —, ce que Mère voulait dire est encore plus fondamental ou radical que cela! Ce n'est pas seulement la vie d'une espèce donnée qui est une mort par rapport à la prochaine vie d'une autre espèce, comme la mort du poisson est la vie du petit lézard qui trotte au soleil — non! pas du tout. C'est *toute* la vie, tout ce que nous appelons «vie» depuis les premières algues bleues du Groenland ou les premiers annélides — enfin ce que nous appelons la première vie sur la terre — qui *est* un état de mort. La vie n'est jamais née! Elle n'est pas encore. Depuis l'aube de l'existence sur la Terre, la mort nous a saisis et elle nous dévore insatiablement d'une espèce à l'autre — c'est la-mort-qui-vit.

Mais ma terre reste plate, dira le paysan intellectuel que nous sommes.

Laissons les paysans scientifiques à leur ignorance, mais pour nous, pour ceux qui cherchent, pour ceux qui asphyxient et marchent mal sur cette Terre ronde, c'est une clef colossale.

Il y a quelque chose de *physique* — Mère était parfaitement physique et dotée de quatre-vingt-quinze ans d'expérience humaine —, quelque chose de physique, dans un corps de notre espèce animale, qui est l'aube de la première Vie sur la Terre et que Mère connaissait, et que j'ai appris à connaître après. Quelque chose que nous ne connaissons pas du tout et qu'aucune espèce n'a jamais connu, et qui va révolutionner la Terre — changer la face de la Terre. Sri Aurobindo disait bien: «Une révolte contre la Nature universelle tout entière.»

Nous sommes dans un certain camp de concentration terrestre invisible, et dans ce camp de concentration (très vivant pour nous), nous observons un certain phénomène que nous appelons «mort», et nous disons: c'est le typhus, c'est l'épuisement, c'est la méchanceté de ce vilain voisin, ou c'est un accident d'automobile, ou c'est le cœur, le foie, le cancer et un certain âge, et que sais-je. Mais ce n'est pas vrai! Ce ne sont pas les maladies, l'âge ni nos données physiologiques qui *font* la mort: ce sont les MURS du camp de concentration qui font la mort de tout ce qui est à l'intérieur des murs.

Mais ça change tout! Cela change tous nos moyens d'action. Ce ne sont pas trente-six mille sortes de pénicilline à inventer ni trente-six mille ailes supersoniques ni nos innombrables «trucs» pour pallier notre infirmité radicale: il faut guérir des MURS. Et *tout* est guéri. Il faut sortir du Camp, et c'est la Vie... libre.

Le salut est *physique*, disait Mère.

Nous sommes dans un certain donjon noir, invisible de nous et universel, et dans ce donjon nous allons comme d'habitude, c'est notre jour et notre vie, et nous faisons toutes sortes de découvertes «merveilleuses», nous avons même vu tout l'univers... à travers les murs de notre donjon, et nous nous sommes servis des ingrédients du donjon pour fabriquer des «miracles», atomiques et électroniques et médicaux, et que veut-on, nous pouvons même voler dans les airs du donjon et nous livrer à quelques tripotages génétiques pour améliorer notre espèce nocturne — et puis le Donjon s'écroule.

Et c'est autre chose. Complètement autre chose.

Nous n'étions jamais nés, nous n'avions jamais été des «hommes» — nous étions seulement des nyctalopes, comme les axolotls dans les lacs souterrains du Mexique. Nous n'avions jamais vu le jour, nous n'avions jamais vu la vie, nous étions des morts vivants.

Et nos murs s'écroulent.

Et c'est une autre Terre.

Et ce sont «d'autres cioux» comme l'avait vu Jean de Patmos.

Et c'est le Jour comme l'avaient vu les rishis védiques il y a cinq ou sept mille ans:

Ils mirent en pièces le roc de la montagne

par leur cri... Ils firent un passage en nous.

Ils découvrirent le Jour et le monde solaire...

La montagne féconde s'ouvrit en deux [notre matière, notre donjon]

La naissance suprême est sortie.

Le ciel s'est accompli.*

* *Rig Véda*, I.71, V.45. Littéralement le Véda ne dit pas la montagne «féconde», mais la montagne «enceinte», comme une femme est enceinte.

Le je-sais du corps

Il y a une deuxième clef colossale.

En fait, c'est celle qui vient en tout premier.

J'avais pendant tant d'années écouté, cru comprendre, mais quand ça éclate dans le corps... le «champ» n'est plus plat du tout. Il bée même dans un inconnu sidérant... et périlleux. Naturellement! devenir l'inconnu, c'est périlleux — ce n'est pas, et puis c'est tout de même! Ça devient sous les pas. Chaque pas est inconnu, et puis on pose le pied, tout de même, quelque part. Mais c'est comme de naître de minute en minute, et encore ne descend-on pas du ventre de sa mère dans un pays tout préparé. Le bébé crie — on crie aussi. Souvent. On descend du ventre d'une formidable Mère, peut-être Celle qui a soufflé toutes ces étoiles.

Et allumé tous ces petits feux.

Oh! nous nous croyons sages et savants, quelle pitié! Nous dormons sagement et sagement sur un étrange Feu qui couve là, et qui va bientôt bouleverser toutes nos sagesses et toutes nos sciences. Quels enfants nous sommes!

Là, dans le corps.

Ce mystère.

Il faut y aller à pleines mains, ou à pleins cris — pas avec des lunettes électroniques ni toutes ces pincettes artificielles qui nous livrent seulement une caricature de la réalité: une grimace. Ils font des faux qui ont l'air si vrais! Pour un Ancien, disons les rishis, est digne d'un homme ce qu'il peut connaître *par lui-même* et faire *par lui-même*. S'ils avaient pu comprendre nos artifices électroniques et téléphoniques ou aériens et mécaniques, ils les auraient trouvés profondément malhonnêtes, comme des valets qui écoutent aux portes ou singent leur maître. Ils auraient dit: c'est une civilisation malhonnête. Le maître, c'est la conscience. Le pouvoir, c'est la conscience. Et *tout* peut être fait par la conscience. Et de la seconde où nous nous sommes privés de ce maître, nous sommes entrés dans tous les faux pouvoirs et toutes les fausses connaissances — une caricature de connaissance — et nous nous sommes asservis à un Despote cruel qui allait nous précipiter de plus en plus vite dans une non-humanité désastreuse.

Et le faux-vrai ou le vrai-faux a envahi toutes les consciences, au point que l'on nage dans un Mensonge total et dans une fausse réalité de la Matière si hallucinante ou hypnotisante, que toutes les voies d'accès sont brouillées.

Voyons, une bête qui hurle à l'aube de la vie sur la terre, c'est déjà quelque chose qui cherche une piste. Nous ferions mieux de commencer par là.

Ce regard brûlant sur les murs de ma cellule à Fresnes était déjà un pas... à l'aube d'aucune vie puisqu'elle allait mourir. Un regard sur RIEN, et ce «rien» devient si intense et si brûlant qu'il est déjà quelque chose. Il n'y a pas de préconception de la Matière et de l'univers (!) dans ces cas-là. Il y a quelque chose qui transperce. Il y a... justement un premier pas d'homme sur aucun continent et sur nul «champ», puisque ce champ-là s'écroule.

Et d'écroulement en écroulement, on creuse.

Et c'est de plus en plus «rien» — le noir, un mur — qui devient de plus en plus de feu à mesure qu'on s'enfonce.

C'est un abominable trou.

C'est désespérant, plus désespérant qu'un homme qui va mourir, parce que au moins cette mort est une issue. Mais ce désespoir même est un feu. On dirait que le feu, ce feu, c'est tout ce qui *est* dans cette abominable histoire.

On creuse et on creuse comme disaient les rishis védiques, à travers d'innombrables couches et marécages où l'on voit surgir tous les grands-pères du monde et toute leur histoire, pareille à la nôtre, à croire qu'il n'y a qu'un homme sur toute cette planète, et toutes les horreurs d'autrefois, pareilles à cette fois, à croire qu'il n'y a qu'un mal, qu'une douleur dans tous ces millions de vies. Et tant de bêtes sauvages. Et alors, la nuit devient si étranglante et on cherche, on cherche, on creuse avec son scalpel de feu pour trouver cette racine de douleur — et lui tordre le cou, une fois pour toutes.

Non, les «horreurs» ne sont pas ce que l'on pense: c'est cette Douleur au fond — comme un cri muré. Peut-être un cri d'amour que l'on a recouvert de nuit et de mensonge. Quelque chose qui a fait la mort pour se perdre, et se retrouver encore. Et se retrouver toujours jusqu'à ce que l'on ait délivré le Secret au fond de ce corps insondable.

J'ai longtemps creusé.

On manque la piste parce que l'on veut mettre des mots et des explications et des

«histoires», et des psychologies, sur quelque chose qui est seulement un trou qui s'enfonce dans la matière première des hommes, et un Feu qui grandit.

Et ce Feu, c'est la Piste même, comme la rivière qui conduit à la source — si l'on va de l'amont, on trouve; si l'on va de l'aval, on est jeté dans l'estuaire avec les débris, nos millions de débris et de poussières. Et cette Douleur à recommencer.

Mais c'est une Source de Feu.

Une formidable dé-couverte.

On ne dira jamais assez que «découvrir», c'est d'abord et essentiellement découvrir.

Je peux dire seulement mon expérience, comme je pourrais dire mon expérience de la forêt de Guyane ou des mers difficiles dans les rochers de Belle-Île. Sept années d'expérience dans cette Matière inconnue, ramassées en quelques pages, mais il n'y a pas besoin de beaucoup de mots pour dire les faits de la Nature.

J'ai donc creusé dans ce corps, avec l'acharnement que l'on peut avoir pour déraciner une horreur, et cela devenait très brûlant, peut-être comme ce l'est au fond d'un puits de mine jamais atteint. Et alors, un jour, je me suis trouvé dans une espèce de révolution au fond de ce corps, comme si des milliers et des millions — d'innombrables — microscopiques volcans s'allumaient, se dé-couvraient. Des volcans qui seraient peut-être plus minuscules qu'une cellule, mais si innombrables et comme déchaînés, oui dé-chainés, que je regardais cela et vivais cela avec une sorte de stupeur et d'exultation comme on regarde un phénomène de la Nature: une tempête, un tremblement de terre. Un formidable Feu innombrable au fond de cette Matière corporelle. Et alors, tout cela ensemble était pris d'une sorte de poussée irrésistible et s'est mis à monter-monter, rompre ses chaînes et ses enveloppes, se ramasser dans un jaillissement incoercible, comme si, là-haut, quelque part au-dessus du corps ou en dehors de ces parois, un gigantesque aimant (je ne sais que dire), une formidable Force d'attraction tirait à elle ces innombrables feux délivrés. J'avais tout à fait la sensation d'être en train de mourir — voilà! tout de suite on rencontre l'Ennemi, la mort, c'est très... intéressant. Désormais, j'allais la rencontrer constamment, jour après jour, voir-vivre ce-que-c'est. Mon Horreur justement. Ce que personne ne connaît jusqu'à la dernière seconde. Le secret de nos corps.

Mais d'abord, lorsque ces innombrables microscopiques volcans sont sortis de mes parois, ou de leur prison, tirés là-haut, et que mon vieux corps habituel se sentait en train de mourir, il s'est produit, dans ce même être pourtant, ce même corps pourtant, une sorte d'exultation indicible — de joie, oh! comme je n'en ai jamais-jamais connu de toute mon existence, pas même dans une belle tempête de la Côte Sauvage: un délice physique, comme si ces innombrables particules de feu reconnaissaient leur Source, leur Mère, ce qu'elles avaient cherché pendant des vies et des vies à travers des corps et des corps, cet interminable désert des existences qui s'agitent, et puis cette Soif comblée. Remplie à craquer — ce Nectar.

Comme si le corps était au But des Âges.

Il n'y a pas de mots pour dire cela.

On pourrait dire que c'est tout l'amour du corps qui rencontrait son Amour de toujours. On «aime», on aime des milliers de choses, et la mer et les mouettes, et des êtres... qui changent, mais «Ça» c'était la Source même, le lieu où l'on peut plonger totalement, sans «autre», sans toi et moi, sans murs enfin.

C'était le dehors de notre Donjon.

Puis, la jonction faite entre ces innombrables micro-volcans corporels et leur Grand Feu du «dehors», leur Source de Nectar, ce même Feu de «là-haut» (je ne sais comment dire) s'est mis à descendre dans mon vieux donjon.

Et c'est là que toute la difficulté, tout le péril, et toute la découverte ont commencé.

C'est là que l'on commence à se rendre compte de la réalité des corps et de notre matière d'animal intellectualisé — de la réalité *terrestre*, parce qu'il n'y a pas trente-six corps ni trente-six matières. On peut se croire un sage, un marin, un docteur de cette science ou d'une autre, ou chef d'État démocratique de l'Ouest ou de l'Est, mais on est seulement un vieux donjon et toute la Terre est dans le donjon.

Lorsque cette formidable Réalité matérielle a commencé à descendre dans ma matière, c'était une sorte d'épouvante et d'agonie — une longue agonie. L'épouvante, on la surmonte.

Nous croyons connaître la réalité de la Matière et de tous les astres, mais nous sommes seulement comme des échinodermes ou des bigorneaux, enveloppés d'une certaine coquille originelle qui nous sépare de la réalité. On peut envoyer des périscoopes et des télescopes à travers nos parois, mais nos instruments nous feront voir et comprendre seulement ce que notre structure interne ou notre fabrication interne nous permet de voir et de comprendre. Ce sont des instruments d'échinodermes, c'est tout, et c'est une connaissance d'échinodermes, c'est tout. Comment l'aigle voit-il les galaxies? — il voit des galaxies d'aigle, et nous voyons des galaxies d'homme, c'est tout.

Mais la réalité, cette formidable Réalité matérielle, c'est autre chose.

En vérité, il faut démolir toute notre structure millénaire pour accéder à cette Réalité — c'est l'agonie dont je parlais. C'est la démolition du donjon.

Et ce donjon, c'est la mort même. C'est le quelque-chose-qui-fait-la-mort de notre espèce et de toutes les espèces depuis l'aube d'une certaine vie qui n'a jamais été la vie.

Mais le corps, soudain, a touché à la Vie, il a découvert la Vie, il a bu ce Nectar, ces myriades de cellules ont indiciblement touché à leur Source en dehors de la coquille, ces myriades de petits feux ont trempé dans le Grand Feu dont ils étaient sortis comme de leur Mère première — ils SAVENT. Les cellules SAVENT. Alors elles peuvent affronter l'épreuve.

Elles savent comme pour toujours et comme depuis toujours: elles re-connaissent, comme un bébé reconnaît sa mère. Et cela, rien, ni personne, ni nulle mort ou nul épouvantail de mort, ne pourra jamais le déraciner de leur vibration interne. C'est comme une nouvelle mémoire physiologique. Et c'est cela qui va nous aider tout au long de la traversée de la mort: cette démolition du donjon. Ce «roc» comme disaient les rishis védiques. Ce qui nous sépare de la Vie enfin.

Parce que cette invasion de la Vie dans notre vieille structure organique, c'est comme une invasion de la mort! c'est la mort de notre vieille manière d'être. Tout est renversé! Alors on découvre vraiment ce qu'est la mort, c'est-à-dire que l'on découvre vraiment ce qu'est notre «vie». Sous cette invasion, tous les signaux d'alarme du corps se mettent à sonner. Il y a ce Soleil, et toute notre nuit se met à hurler, se déchirer — le cœur, le cerveau, les poumons, les nerfs — mais je meurs! je brûle, j'éclate, je m'écrase. C'est un écrasement... redoutable. C'est peut-être ce que le poisson sur le sable est en train de sentir dans ses soubresauts tandis qu'il *doit* inventer une nouvelle manière de respirer, ou mourir.

Il faut une autre manière pour respirer cette Vie-là. Et cela ne se fait pas en un jour — c'est une longue agonie. Mère disait: «Si je n'avais pas la connaissance du processus, ce serait une agonie sans arrêt.» Et j'ai fait la même découverte lorsque, il y a... cinq ans, à mon ami Luc qui venait m'interviewer, j'ai répondu: on passe son temps à mourir sans mourir. Cinq ans après, ça continue. C'est une longue besogne de faire un pas dans l'autre espèce. C'est une longue adaptation à un Soleil nouveau... écrasant.

Mais il y a ce formidable JE-SAIS du corps.

C'est très étrange, ce sont comme deux corps l'un dans l'autre. L'un qui sait irrésistiblement et pour toujours et envers et contre tout, il SAIT la Vie qu'il a touchée; et l'autre, un peu au-dessus et comme recouvrant celui-là: le vieux corps mortel fabriqué par d'innombrables ancêtres qui lui ont inculqué la mort et la mort — la mort à la moindre chose qui vient contredire le vieux rythme ancestral. Et celui-là ne sait pas du tout! il ne sait que la vieille loi. Et ce ne sont pas deux corps différents pourtant, c'est le même corps, mais comme en proie à, ou en lutte avec deux lois et deux réalités.

Les marins disent qu'il y a deux parties dans un bateau: les «œuvres vives» au-dessous de la ligne de flottaison, et les «œuvres mortes» au-dessus. Mais c'est le même bateau! Et il y a ce corps, au fond, en dessous, dedans, porté par ce formidable courant nouveau, cette formidable respiration nouvelle, qui crie je SAIS-je SAIS-je SAIS! et même si je meurs, je sais! et l'autre au-dessus et au-dehors qui crie je meurs-je meurs-je meurs!

Mais c'est la mort qui meurt.

Et tous les signes de la mort approchante ou écrasante sont là pour lui sauter à la figure ou au cœur, ou au cerveau, ou sur ces vieilles vertèbres réfractaires qui s'écrasent sous le poids de cette Vie écrasante. C'est peut-être comme le lunaire qui doit, lentement, à petite dose, se dévêtir de son scaphandre pour supporter cette autre gravitation.

Alors, voilà: nous avons une clef, une clef colossale, c'est ce je-sais du corps. Et on découvre l'énorme camp de concentration dans lequel nous vivons, individuellement et terrestrement. On découvre que ce corps, notre corps, est tout entier fabriqué par la mort, qu'il est la-mort-qui-vit, avec des milliers et des millions de gardiens qui le déchirent et l'enferment et le menacent et lui crient à chaque instant: plus loin que ça, c'est la mort; au-delà de ça, c'est la mort — ton cœur va lâcher, tes forces s'en vont, tu vas devenir infirme, tu vas perdre la tête... et tout cela est tout à fait fou. Des millions de gardiens de la mort, armés de mitraillettes médicales et ancestrales et des signes physiologiques les plus convaincants — douloureusement convaincants. Et on apprend, il *faut* apprendre que tous les signes physiologiques sont *des Mensonges inventés par la mort pour nous retenir dans ses filets*. Il faut apprendre, ou mourir. Comme le poisson sur le sable. Et si l'on flanche, on meurt pour de bon. Mais c'est comme dans les camps de concentration! Il y a

quelque chose qui SAIT d'une façon si poignante, si irrésistible: l'air libre est de l'autre côté!
Et: je veux-je veux-je veux sortir de là! C'est tout à fait impossible, on n'en peut plus, on va tomber, on est tellement au bout, et puis il y a tout de même ce CRI de VIE. Le quelque chose qui fait qu'on traverse.

Et ce chemin nouveau, cette ordalie de l'espèce nouvelle (on ne peut pas dire autrement), c'est constamment l'impossible qui *doit* devenir possible. Après chaque «opération», il y a comme un Sourire divin qui dit: tu vois, c'est tout à fait impossible; eh bien, c'est tout à fait possible! Et chaque jour on va dans un nouvel impossible, et ça *devient* possible sous les pas, pas à pas, seconde après seconde. Jusqu'à ce que tout le corps ait déraciné innombrablement la mort qui l'habite — *démasqué* la mort, ce Mensonge... effrayant, qui recouvre un Amour merveilleux et veut se faire prendre pour la vie même.

Toutes nos sensations sont des fabrications de la mort.

Et cette Vie-là déracine la mort.

C'est comme d'être déraciné tout entier.

C'est cette Vie-là qui est en train de déraciner toute la terre, toutes les nations, tous les hommes.

C'est la démolition du Donjon.

La lente invasion de la Vie nouvelle.

Et au bout: une espèce nouvelle — qui va changer toute la face de la Terre.

Le crépuscule des hommes, c'est le commencement de l'Homme libre et de la vie divine sur la Terre.

«Que la Terre et les Cieux soient égaux et un seul», disait le Vêda.

«Une nouvelle Terre et de nouveaux Cieux», disait saint Jean de l'Apocalypse.

La résurrection des morts, c'est *notre* résurrection.

C'est la dernière révolte de la Terre.

C'est la révolution de Sri Aurobindo.

Et l'Amour de Mère.

Vendredi 7 juillet 1989